

JUKE-BOX EPIPHANY

par Delta Oscar Romeo

Euthanasie

pour le

siècle ?



Quel sous-titre donner à une année comme celle qui finit d'essaïmer sous nos yeux navrés ses derniers oripeaux ? "Le purgatoire n'attend plus" ? "L'année de tous les ennuis" ? "Qu'est-ce qu'on s'emmerde ici" ? Sans vouloir se laisser tenter par l'oracle en chambre et la prophétie de bistrot, il est fort à parier que celles qui vont suivre auront probablement avec celle-ci un air de famille. Pâleur d'institut médico-légal et saveur d'un régime nutritionnaire pour programme spacial. Nous vivons une époque soft. Jean Baudrillard (*sociologue, écrivain et quelque peu prophète*) proposait récemment de lancer une pétition collective pour que soient supprimées les années 90. Que l'on puisse passer directement de 1989 à l'an 2000. Car cette fin de siècle, expliquait-il, étant déjà là, avec tout son pathos néroculturel, ses lamentations, ses commémorations, ses muséifications à n'en plus finir, est-ce qu'on va encore s'ennuyer dix ans de plus dans cette galère ? Euthanasie for the century ! Ou bien alors il faudra se résigner à s'infuser les dernières œuvres de Pink Floyd, la reformation de Led Zeppelin, d'Iron Butterfly, des Chaussettes Noires...

Il semblerait qu'en rock, comme en politique française, ce soient toujours les vieux chevaux de retour qui mènent le carrousel. Parmi les sorties les plus intéressantes de ces derniers mois figurent les ultimes besognes de Leonard Cohen, Van Morrison, Neil Young, Robbie Robertson, Bob Dylan, James Brown, Iggy Pop, Brian Wilson... des gens que George Gerdes (*obscur chanteur de folk-rock des années 70, auteur de deux excellents albums, "Obituary" et "Son of Obituary" !*) qualifiait, non sans respect, de "damage chromosome generation", eu égard aux lourds états de service de leurs cellules nerveuses soumises de longues années durant aux incessants et destructeurs assauts de produits narcotiques à la mode. Cette vague quadragénaire (ou "slow wave") est surtout symptomatique de la faiblesse des auteurs contemporains qui, faute de trouver une

énergie nouvelle, reviennent obsessionnellement sur leurs origines, sur la pureté de leurs références et l'authenticité de leur approche (*voir le "Joshua Tree de U2 ou le "Lonesome Jubilee" de John Cougar Mellencamp*). Comprenons-nous bien, certains de ces disques ne représentent pas qu'un matricule supplémentaire à ajouter à une discographie déjà extrêmement fournie, loin de là. Ce sont des actes de fidélité, de longévité et parfois même de grâce. Mais ils nous condamnent à subir, encore et toujours, ce revival permanent, à errer dans un labyrinthe peuplé de fantômes électriques. Ils étaient sûrs de leurs désirs et vécurent la plénitude raréfiés. Tous nous disent maintenant à peu près la même chose, "j'ai survécu". Sous-entendu au succès, aux drogues, aux maisons de disques, mais surtout à la désintégration de leur identité. "Je ne pouvais être personne d'autre que moi-même, mais je ne le savais pas, ou ne voulait pas le savoir" confiait Dylan en 78 à propos de "Nashville Skyline", la plus spectaculaire de ses nombreuses métamorphoses. Car, fait étrange, tous reviennent, à la même heure, à la quintessence de leur art. James Brown au funk brutal à la papa, Iggy Pop à la lave métallique stogienne, Dylan à un folk-rock biblico-décavé et Brian Wilson aux grandes effusions sonores néo-spectoriennes. Neil Young retrouve, quant à lui, des accents de loner en révolte et lance sur une trame bluesy barbelée, "Je ne chante pas pour Pepsi ; je ne chante pas pour Coca (...); je ne veux pas de cash ; je ne veux pas d'argent ; ne planque pas un trésor. Ces notes ne sont rien que pour toi." Et tous, visiblement, éprouvent une véritable jubilation organique à se reconnaître tels qu'ils sont vraiment, après tant de fourvoiements et d'orbites mal gérées. Peut-être que la ménopause leur flaire l'arrière-train d'assez près pour qu'ils s'efforcent ainsi de cavalier, ventre à terre, vers leur jeunesse perdue. D'ailleurs, ce retour aux sources de jouvence s'accompagne obligatoirement de quelques

artifices de métier. Iggy reprend l'auburn et la frange en casque de l'époque "1969"/"Fun House". Dommage que l'on perçoive dans les intonations cavernueuses de sa voix quelque chose comme du Billy Idol essayant d'imiter Iggy Pop. Gênant.

Brian Wilson est celui dont on espérait le moins et qui offre le plus. Il faut dire que depuis "Sailor Sail On", sur l'album "Holland", en 1973, le Beach Boy n'avait rien produit de bien consistant, perdu qu'il était dans ses problèmes d'embonpoint, de décomposition mentale et d'intoxication chimique. Tombé sous la coupe du fort douteux docteur Landy, psychiatre bronzé qui entendait le remettre d'aplomb sur la planche de surf et le faire plancher sur le pupitre de son cabinet, histoire de s'assurer une part des droits d'auteur, on se demande par quel miracle le fragile Brian a pu s'en tirer à si bon compte. Les vrais génies, comme les diamants, sont éternels. Lui aussi, sur les photos ressemble à sa propre image des débuts. Il est redevenu maigre et dans son regard perce toujours cette lueur d'insécurité. Son disque est très soigné, très ample du point de vue sonore, chargé des mêmes tics délicieux d'antan, comme ces cris de grillons qui cheminent sur "Night Time". On est même surpris par l'ambition manifestée en certains endroits ("Rio Grande"), comme aux temps de "Pet Sounds" et "Good Vibrations", ces œuvres où Brian s'efforçait de faire passer en quatre pistes la voix de Dieu, mais vingt ans plus tard. Cet album est touchant. Il ouvre sur une musique intemporelle, une musique qui agit comme l'odeur particulière que renferment certains lieux où nous avons joué enfants et qui, dès qu'on les renifle, parviennent à déclencher des émotions intenses, fulgurantes. Les Beach Boys détiennent, il est vrai, de tous les groupes, le plus fort potentiel nostalgique et Brian n'a de cesse de répéter qu'il aimerait bien revenir à ses 17 ans. Forever young. S'il n'avait contracté très tôt cette affliction, cette hypocondrie profonde, comment aurait-il pu écrire des choses aussi sublimes que "God Only Knows" ou

"Caroline No" ? Comment serait-il parvenu à enfermer en un si court instant toute la magie et tout le périssable d'un désir ? Et si James Brown n'avait attrapé la rage en enfance, qu'en aurait-il été de ces hymnes d'expiation herculéens qu'il assène sans fléchir depuis trente ans ? Si Dylan n'avait fait du chaos son ami intime, aurions-nous nous goûté aux énucléantes visions de Johanna ? Tous, à leur manière, ont été atteints par l'indicible conviction que la fin est toujours proche, toute proche. Comme l'écrivait Nick Tosches, journaliste américain, auteur d'une admirable biographie de Jerry Lee Lewis ("Hell Fire") et d'un non moins admirable recueil d'histoires sur la country music : "c'est le cœur de tout, sans ce sentiment de la fin proche, il n'y aurait pas de rock'n'roll, ni de "juke-box epiphany", mais seulement des gens pâles et doux qui regardent par la fenêtre. Sans l'obsession, la fièvre ou la peur de la fin proche, tout serait raisonnable et plat." Force est de constater qu'en ce moment, tout est raisonnable et plat. Nous vivons une époque soft, gouvernée par des technocrates eux-mêmes commandés par des publicitaires. Alors tant pis pour le cortège où battent les semelles de la mémoire et de la célébration, tant pis pour le revivalisme ambiant. Les vieux fantômes viennent de temps à autre nous tirer par les pieds et interpellent notre passivité. Sans eux la chaîne serait rompue et la vie perdrait des couleurs comme un téléviseur sénile.

En 1969, Charles Conrad, membre de l'équipage d'Apollo XII emportait avec lui une cassette de Jerry Lee Lewis pour écouter autour de la lune. Le soir même, John Lennon gagnait la loge de Jerry Lee un peu avant son passage sur la scène du Roxy Club de Los Angeles et, s'agenouillant révérencieusement, baisa la bottine du Killer. Pour ceux qui aiment les légendes, les métaphores et les symboles. Le Rock est aussi là pour ça.

D.O.R.